L'ambivalence de l'idée de progrès dans le *Discours préliminaire de l'Encyclopédie* ou le labyrinthe de la raison

Véronique Le Ru

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rde/95>

DOI : 10.4000/rde.95

ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 20 octobre 2000

ISSN : 0769-0886

Référence électronique

Véronique Le Ru, « L'ambivalence de l'idée de progrès dans le *Discours préliminaire de l'Encyclopédie* ou le labyrinthe de la raison », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 29 | 2000, mis en ligne le 18 juin 2006, consulté le 30 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rde/95> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rde.95>

Véronique LE RU

L'ambivalence de l'idée de progrès dans le *Discours préliminaire* de l'*Encyclopédie* ou le labyrinthe de la raison

Mon propos est de montrer que la présentation que fait D'Alembert des progrès des sciences et des arts dans le *Discours préliminaire de l'Encyclopédie* illustre parfaitement le compromis ambigu dans lequel se loge la pensée du milieu du siècle à l'égard de la notion de progrès. Au milieu du XVIII^e siècle, la notion de progrès est en effet réfléchie au sein d'une contradiction entre la nature de l'Homme et l'histoire : l'Homme se découvre être un animal historique qui a besoin de temps pour produire les progrès des sciences et des arts mais en même temps la nature de l'Homme peut se dégrader dans l'histoire. Ce sont des ténèbres de siècles d'ignorance que surgissent les lumières de la raison mais celles-ci peuvent être de nouveau obscurcies par la corruption et la barbarie. La conception cyclique du temps où les révolutions animent l'alternance du progrès et de la barbarie commande une vision ambivalente voire pessimiste de la nature humaine dont l'inscription dans l'histoire est conçue de façon paradoxale comme un privilège et comme une malédiction. Le *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*¹ exprime pleinement cette contradiction entre la foi rationaliste dans les progrès de l'esprit humain et une invincible méfiance à l'égard de l'histoire et de l'avenir de la civilisation.

1. Nous prenons comme référence du *Discours préliminaire de l'Encyclopédie* — abrégé par la suite en D.P.E. — la reprise par Vrin (Paris, 1984) de la 3^e édition des *Mélanges de littérature, d'histoire et de philosophie*. Les *Mélanges* ont d'abord paru en deux volumes à Berlin en 1753. Ils sont repris dans la réédition augmentée en quatre volumes, Amsterdam, Chatelain en 1759 puis en 1763. Un cinquième volume paraît en 1767. La reprise par Vrin présente en effet l'avantage de donner toutes les variantes du texte que D'Alembert a faites entre 1751 et 1763. Le texte se décompose en trois parties : la première et la dernière sont de D'Alembert (p. 11-26 et p. 153-161), la deuxième partie (le *Prospectus* de 1750) est de Diderot (p. 126-152).

La première trace, sans doute la plus visible, de cette tension entre la croyance aux progrès et une vision somme toute assez noire de l'histoire où l'esprit suit une route, fait demi-tour et parfois s'égare, se lit dans la récurrence de la métaphore du labyrinthe dont la référence varie de façon significative : c'est tantôt l'univers², tantôt le système général des sciences et des arts³, tantôt l'ordre encyclopédique des connaissances⁴ qui est désigné comme un labyrinthe. Nous seulement l'univers est un labyrinthe mais nos moyens intellectuels de l'explorer sont eux aussi tortueux. Cette métaphore du labyrinthe de l'univers ou de l'esprit qui cherche à le connaître n'est pas propre à D'Alembert mais se retrouve également sous la plume de Voltaire⁵, ou bien dans le *Traité des systèmes* de Condillac⁶. Cette métaphore du labyrinthe épouse parfaitement la critique des systèmes et de l'esprit de système, critique qui est le passage obligé de tout ouvrage d'esprit philosophique au milieu du siècle : D'Alembert dénonce lui aussi à plusieurs reprises le goût dangereux des philosophes pour les systèmes dans le *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*⁷. Cette dénonciation systématique de l'esprit de système n'empêche pourtant ni Condillac ni D'Alembert de soutenir qu'il y a des bons systèmes : ceux qui reposent sur des faits bien constatés. C'est à cette conception positive du système que se réfère D'Alembert quand il parle de l'*Encyclopédie* en terme de système⁸. L'ambivalence du terme s'explique sans doute par le fait qu'en moins de cinquante ans (des *Principes de la philosophie* de Descartes (1644) aux

2. Voir D.P.E., p. 34 : « On pourrait comparer l'univers à certains ouvrages d'une obscurité sublime, dont les auteurs en s'abaissant quelquefois à la portée de celui qui les lit, cherchent à lui persuader qu'il entend tout à peu près. Heureux donc, si nous nous engageons dans ce labyrinthe, de ne point quitter la véritable route ! autrement les éclairs destinés à nous y conduire ne serviraient souvent qu'à nous en écarter davantage ».

3. Voir D.P.E., p. 58 : « Le système général des sciences et des arts est une espèce de labyrinthe, de chemin tortueux, où l'esprit s'engage sans trop connaître la route qu'il doit tenir ».

4. Voir D.P.E., p. 60 : « Il n'en est pas de même de l'ordre encyclopédique de nos connaissances. Ce dernier consiste à les rassembler dans le plus petit espace possible, et à placer, pour ainsi dire, le philosophe au-dessus de ce vaste labyrinthe dans un point de vue fort élevé d'où il puisse apercevoir à la fois les sciences et les arts principaux ».

5. Voir la lettre qu'il adresse à Madame du Châtelet sur la physique de Newton et qu'il insère au début de ses *Éléments de la philosophie de Newton*.

6. Voir, par exemple, *Traité des systèmes*, chapitre 2, p. 21-22 in tome 2 des *Œuvres complètes*, Paris An VI-1798, 23 vol., rééd. Slatkine reprints, Genève, en 8 vol., 1970 : « Que des hommes, au sortir d'un profond sommeil, se voyant au milieu d'un labyrinthe, posent des principes généraux pour en découvrir l'issue ; quoi de plus ridicule ? Voilà pourtant la conduite des philosophes. Nous naissons au milieu d'un labyrinthe, où mille détours ne sont tracés que pour nous conduire à l'erreur : s'il y a un chemin qui mène à la vérité, il ne se montre pas d'abord ; souvent c'est celui qui paraît mériter le moins notre confiance ».

7. Voir D.P.E., p. 30, p. 101, p. 107, et surtout p. 116-117.

8. Voir D.P.E., p. 7, p. 13, p. 58, p. 62.

Principes mathématiques de la philosophie naturelle de Newton (1687)), la cosmologie pourtant récente qui surgissait de la révolution copernicienne et des réflexions de Kepler, de Galilée et de Descartes, voit ses concepts renouvelés. D'Alembert commente ce bouleversement historique en faisant allusion, non sans ironie, à la difficulté de diffusion des ouvrages de Newton en France⁹. Cette accélération des progrès de la physique a produit un mouvement de scepticisme au milieu du XVIII^e siècle quant à la possibilité de connaître l'essence même de la matière, du mouvement, de l'impulsion, de l'attraction.

Ce mouvement de scepticisme est corroboré pour le courant de la philosophie de Locke qui insiste sur les limites de l'entendement humain. Les philosophes des Lumières, au XVIII^e siècle, s'approprient volontiers la devise de Montaigne *Que sais-je ?* pour montrer leur adhésion à la pensée que quelque chose dans la disposition matérielle de l'univers échappe inéluctablement à l'entendement humain : le monde n'est plus un livre écrit en langage mathématique mais l'univers est un labyrinthe (D.P.E., p. 34) ou encore « un vaste Océan, sur la surface duquel nous apercevons quelques îles plus ou moins grandes, dont la liaison avec le continent nous est cachée » (D.P.E., p. 62). Les lacunes et la carence de la connaissance globale de l'univers n'empêchent pourtant pas D'Alembert de présenter l'ordre encyclopédique comme une tentative de dresser une cartographie complète des connaissances dont on dispose. *L'Encyclopédie* propose même deux types de cartes pour nous guider dans le labyrinthe de l'univers. L'ordre encyclopédique est une carte à petite échelle¹⁰ et les articles de *L'Encyclopédie* constituent un deuxième type de carte à grande échelle¹¹. Cependant le problème est de savoir si ce jeu de cartes suffit à s'orienter dans le labyrinthe de l'univers et la réponse est nécessairement négative puisqu'on n'a pas de connaissance globale de l'univers, puisqu'on ne sait l'embrasser d'un seul point de vue ni remonter à la première cause¹². La

9. Voir D.P.E., p. 109 : « Non seulement ils étaient inconnus en France, mais la philosophie scolastique y dominait encore, lorsque Newton avait déjà renversé la physique cartésienne ; et les tourbillons étaient détruits avant que nous songeassions à les adopter. Nous avons été aussi longtemps à les soutenir qu'à les recevoir. Il ne faut qu'ouvrir nos livres, pour voir avec surprise qu'il n'y a pas encore trente ans qu'on a commencé en France à renoncer au cartésianisme » (D'Alembert écrit *trente ans* dans l'édition de 1763 et *vingt ans* dans la première édition de 1751, ce qui correspond à la publication en 1732 du *Discours sur les différentes figures des astres* de Maupertuis qui est le premier ouvrage en français qui présente la théorie newtonienne).

10. Voir D.P.E., p. 60 : « C'est une espèce de mappemonde qui doit montrer les principaux pays, leur positions et leur dépendance mutuelle, le chemin en ligne droite qu'il y a de l'un à l'autre ; chemin souvent coupé par mille obstacles, qui ne peuvent être connus dans chaque pays que des habitants ou des voyageurs, et qui ne sauraient être montrés que dans des cartes particulières fort détaillées ».

11. Voir D.P.E., p. 60 : « Ces cartes particulières seront les différents articles de *L'Encyclopédie*, et l'Arbre ou Système figuré en sera la mappemonde ».

12. Voir D.P.E., p. 31, 34, 39, 62.

coïncidence de la chaîne des êtres et des connaissances s'inscrit comme un horizon de l'*Encyclopédie*, mais dont les deux éditeurs ont bien conscience qu'il recule au fur et à mesure que se font les Encyclopédies. Le fil d'Ariane que tisse l'*Encyclopédie* est ténu et fragile devant l'ampleur de la question du sens de l'univers, cet « ouvrage d'une obscurité sublime » (D.P.E., p. 34). Les cases vides indiquent les galeries inconnues du labyrinthe. Elles promettent et anticipent les progrès de l'esprit humain. Pourtant cette promesse ne suffit pas à les garantir. Car l'*Encyclopédie*, si elle est une enveloppe élastique du savoir, est aussi poreuse, elle laisse échapper des sens et même le sens du savoir. La raison est bornée et souvent impuissante à acquérir les connaissances utiles et nécessaires, elle est guidée par un désir inquiet qui l'amène trop souvent à rebrousser chemin¹³. On ne peut imaginer qu'abstraitement et fictivement une Encyclopédie parfaite ou une classification achevée des sciences et des arts. Le savoir absolu qui épouserait et actualiserait l'intelligibilité intégrale du réel est une pure hypothèse, une fiction positive qui rend la raison courageuse. Non seulement l'Encyclopédie parfaite est une fiction, mais la méthode encyclopédique met en œuvre des concepts opératoires qui sont des artefacts. L'ordre d'invention n'est pas celui des inventeurs, le concept de case vide tend à effacer l'hiatus pourtant irréductible qui sépare la limite intellectuelle de la raison humaine et l'intelligence du réel dans son intégralité. Il importe, du reste, pour ne pas céder à notre tentation de réifier des abstractions et donc pour pallier notre adhésion immédiate à ce genre de fiction, d'opposer au concept de case vide le concept d'éléments. Les éléments indiquent, par leur pluralité, l'échec de l'épistémologie à rejoindre le modèle déductif idéal. Ils signifient la saisie fragmentaire du réel, l'écart entre la taxinomie et la *mathesis*, c'est-à-dire entre l'exigence d'exhaustivité (on ne doit négliger aucun fait, pas même les faits isolés) et l'exigence d'unité. Ils sont les éléments, les fragments qui ne rejoignent pas leur limite intellectuelle, c'est-à-dire le principe unique porteur de toutes les vérités et de tous les faits¹⁴. Mais en même temps, leur dénomination stipule l'idée d'un ensemble clos, l'idée d'un tout. Les éléments ne sont tels que par l'idée d'ensemble. La fragmentation concrète du savoir y est comprise en même temps que son unification idéale.

Il convient ici de saluer la lucidité de Diderot et de D'Alembert qui n'ont pas été dupes de leur modèle encyclopédique. Tous deux ont en effet souligné le caractère artificiel de toute exposition systématique des sciences et des arts. Ils ont su présenter l'ordre d'invention des connaissances comme

13. Voir D.P.E., p. 87-88 : « (...) la raison forcée de se borner à ceux [aux objets] qu'elle a devant elle, et de s'arrêter à chaque instant, ne s'épuise que trop souvent en recherches infructueuses » ; voir aussi D.P.E., p. 22-23.

14. Voir D.P.E., p. 39 : « l'univers, pour qui saurait l'embrasser d'un seul point de vue, ne serait, s'il est permis de le dire, qu'un fait unique et une grande vérité ».

un désordre compensé¹⁵. En réalité, il y a du hasard, de l'intuition, une « espèce d'instinct » (l'expression est dans l'article ÉLÉMENTS DES SCIENCES, p. 492) ou un ordre d'idées tellement disparates que seul l'inventeur pourrait éventuellement décrire son cheminement mais sans que cette explication ait valeur de méthode. Il s'agirait bien plutôt d'une description anecdotique des circonstances qui ont fait mûrir en lui l'idée nouvelle. Ce n'est donc que rétrospectivement qu'on peut reconstituer (et il s'agit en fait d'une constitution) la démarche de l'inventeur en distinguant des étapes et en les rattachant à un contexte historique.

L'idée de l'Encyclopédie parfaite est une idée régulatrice de la raison. Les encyclopédies concrètes exercent cette fonction régulatrice dans l'organisation historique des connaissances. Autrement dit, l'exposition encyclopédique tend à compenser le désordre effectif des progrès de l'esprit humain. A partir de découvertes discontinues, fragmentées et fragmentaires, elle produit de l'information, de l'ordre et de l'organisation. En effet, l'histoire réelle de l'esprit humain est capricieuse et discontinue, elle diffère radicalement de l'histoire philosophique de la généalogie des connaissances représentée artificiellement par l'arbre encyclopédique. L'ordre du progrès naturel des opérations de l'esprit ne correspond pas à son ordre effectif où l'esprit est pressé par ses besoins mais limité par les difficultés qu'il rencontre¹⁶.

Tout se passe comme si un malin génie avait instauré un rapport proportionnel entre la nécessité et l'utilité d'une connaissance et la difficulté à l'acquérir : plus une connaissance serait utile et nécessaire au bien-être des hommes, plus elle semble devoir leur échapper. Cette vision pessimiste de l'ordre réel et historique d'acquisition des connaissances est exprimée à plusieurs reprises par D'Alembert¹⁷. C'est ainsi qu'il explique

15. Voir les articles ÉLÉMENTS DES SCIENCES de D'Alembert et ENCYCLOPÉDIE de Diderot in tome V, 1755, de l'*Encyclopédie*.

16. Voir D.P.E., p. 58 où D'Alembert écrit à propos de l'esprit : « Pressé par ses besoins et par ceux du corps auquel il est uni, il étudie d'abord les premiers objets qui se présentent à lui ; pénètre le plus avant qu'il peut dans la connaissance de ces objets ; rencontre bientôt des difficultés qui l'arrêtent, et soit par l'espérance ou même par le désespoir de les vaincre, se jette dans une nouvelle route ; revient ensuite sur ses pas ; franchit quelquefois les premières barrières pour en rencontrer de nouvelles ; et passant rapidement d'un objet à un autre, fait sur chacun de ces objets à différents intervalles et comme par secousses, une suite d'opérations dont la discontinuité est un effet nécessaire de la génération même de ses idées ».

17. Voir D.P.E., p. 23 : « Nous devons donc un grand nombre de nos connaissances simplement agréables à l'impuissance malheureuse où nous sommes d'acquérir celles qui nous seraient d'une plus grande nécessité » ; p. 31 : « Mais plus une telle découverte serait utile aux progrès de la physique, plus nous avons lieu de craindre qu'elle ne soit refusée à nos efforts » ; p. 34 : « Il s'en faut bien d'ailleurs que le petit nombre de connaissance certaines sur lesquelles nous pouvons compter (...) soit suffisant pour satisfaire à tous nos besoins. La nature de l'homme, dont l'étude est si nécessaire, est un mystère impénétrable à l'homme même, quand il n'est éclairé que par la raison seule ; et les plus grands génies à

le peu de progrès de la médecine¹⁸. Son pessimisme s'étend des objets à connaître au sujet connaissant, à la nature de l'Homme même. Le portrait que D'Alembert dresse des gens de lettres n'est guère flatteur : érudits, philosophes et poètes se disputent le ridicule et la vanité du maître de danse et du maître de musique de Molière (D.P.E., p. 70-71). Les savants que D'Alembert classe du reste dans les gens de lettres n'échappent pas à sa critique acerbe¹⁹. On pourrait compléter ces portraits par l'*Essai sur la société des gens de lettres et des grands* et, plus précisément, par le terrible passage sur la renommée²⁰ qui est, à ma connaissance, un des textes les plus cinglants de D'Alembert, ou encore par l'*Apologie de l'étude*²¹ dont on a parfois mis en doute l'authenticité mais qui est, à mon avis, sans conteste de la plume de D'Alembert quand on examine de près la manière d'écrire, le choix des thèmes et la manière de les traiter. Ce pessimisme, à l'instar du déni de l'esprit de système, ne lui est pas propre, il est partagé par un bon nombre de philosophes contemporains, à commencer par Diderot qui parle de « décadence du bon goût »²².

Décadence, le mot est lâché : la vision critique du milieu du siècle résulte d'une théorie des cycles qui se confond parfois avec une théorie des siècles. D'Alembert et Diderot partagent le jugement de Voltaire sur la supériorité du XVIII^e siècle dans les lettres et dans les arts²³ et sur la décadence de leur propre époque. D'Alembert, dans le *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*, reprend à grands traits la théorie des siècles de Voltaire et conclut : « Ne soyons donc pas étonnés que nos ouvrages d'esprit soient en général inférieurs à ceux du siècle précédent » (D.P.E., p. 119). L'histoire des peuples et des civilisations (le mot *civilisation* apparaît dans son acception moderne à cette époque)²⁴ est pensée comme une succession de cycles analogues à la vie d'un organisme marquée par les étapes inexorables que sont la naissance, le développement, la décrépitude

force de réflexions sur une matière si importante, ne parviennent que trop souvent à en savoir un peu moins que le reste des hommes ».

18. Voir D.P.E., p. 24 et p. 56.

19. Voir D.P.E., p. 31 : « Il n'est guère de savants qui ne placent volontiers au centre de toutes les sciences celle dont ils s'occupent, à peu près comme les premiers hommes se plaçaient au centre du monde, persuadés que l'univers était fait pour eux ».

20. Voir tome 4, p. 352-353 des *Œuvres*, Paris, Belin en cinq tomes, 1821-1822.

21. Voir tome 4, p. 1-10 des *Œuvres*, Paris, Belin en cinq tomes, 1821-1822.

22. Voir le *Prospectus* in D.P.E., p. 127 : « Pour nous, nous croyons être bien fondés à soutenir que c'est à la manie du bel esprit et à l'abus de la philosophie, plutôt qu'à la multitude des dictionnaires, qu'il faut attribuer notre paresse et la décadence du bon goût ».

23. Voir le chapitre 1 du *Siècle de Louis XIV* qui paraît la même année que le tome 1 de l'*Encyclopédie*.

24. Le premier emploi connu du mot civilisation au sens de culture ou de progrès remonte à 1766, auparavant le terme appartenait au vocabulaire technique de procédure, voir Jean Ehrard, *L'idée de nature en France dans la première moitié du XVIII^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1963 ; 1994, p. 753.

et la fin. Ce modèle organique pour penser l'histoire et le progrès connaît un immense succès au milieu du siècle. On peut le repérer dans les ouvrages de Vico, de Montesquieu où le thème pessimiste de l'instabilité des choses humaines altère leur foi philosophique en l'extension des lumières : dans l'*Esprit des lois* qui paraît en 1748, Montesquieu ne reconnaît, tout au plus, à chaque gouvernement qu'une période exceptionnelle et nécessairement limitée où sa réalité historique coïncide avec son essence. Déjà, en 1734, dans ses *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et leur décadence*, Montesquieu expliquait pourquoi les Romains ne pouvaient rester vertueux. Dans un tel contexte, la question *Si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs* mise au concours pour le prix de morale de 1750 par l'Académie de Dijon s'inscrit dans l'air du temps. Elle invite à réfléchir sur les avantages qu'apporte le progrès des sciences et des arts vis-à-vis des mœurs des hommes. On connaît la réponse pessimiste de Rousseau qui nie l'idée que le progrès des sciences et des arts soit aussi un progrès moral et insiste au contraire sur les inconvénients et la corruption morale qu'entraîne le développement des sciences et des arts. La reprise de la question par D'Alembert, dans le *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*, est significative du compromis ambigu qu'exprime toute la préface à l'égard de l'idée de progrès. D'Alembert manifeste un certain embarras, en tant qu'éditeur de l'*Encyclopédie*, vis-à-vis de Rousseau : « Il nous siérait mal d'être de son sentiment à la tête d'un ouvrage tel que celui-ci » (D.P.E., p. 125) mais il précise, non sans ironie, que Rousseau fait partie des collaborateurs de l'ouvrage. Son argumentation consiste à comparer, de manière à la fois habile et critique, la morale aux lettres et à reconnaître que la morale pas plus que les lettres ne rend les hommes meilleurs ni la vertu plus commune, ce qui lui permet de conclure à l'immutabilité des vices de la nature humaine en excluant par-là même le mythe de l'innocence de l'Homme à l'état de nature²⁵. Si l'idée qu'à l'état de nature, l'Homme est naturellement innocent et bon est étrangère à D'Alembert, l'idée inverse, à savoir que la nature ou plutôt la condition humaine puisse se modifier et se perfectionner peu à peu grâce à la maîtrise croissante de l'Homme sur le monde matériel lui est tout aussi étrangère. Tout, y compris la condition humaine, obéit à des révolutions forcées : il n'y a pas de progrès linéaire et indéfini de l'espèce humaine ni des connaissances humaines mais il y a un va-et-vient de l'histoire dans un cycle en trois temps : ignorance ou barbarie, progrès, corruption (voir D.P.E., p. 78). D'Alembert avance même que ces trois temps ne sont pas égaux car la barbarie semble être notre

25. Voir D.P.E., p. 125 : « Enfin, quand nous ferions ici au désavantage des connaissances humaines un aveu dont nous sommes bien éloignés, nous le sommes encore plus de croire, qu'on gagnât à les détruire : les vices nous resteraient, et nous aurions l'ignorance de plus ».

élément²⁶. En ce qui concerne les lettres et les arts, la corruption du goût suit inéluctablement sa perfection. Or, comme je l'ai mentionné plus haut, Voltaire, Diderot et D'Alembert pensent que cette perfection a été atteinte au siècle précédent, d'où leur dénonciation commune du faux bel esprit qui marque une régression dans l'art d'écrire et de converser. La manie du bel esprit et l'abus de la philosophie dans les matières de goût sont les deux causes principales assignées aussi bien par D'Alembert que par Diderot pour expliquer la décadence du bon goût²⁷. Une autre cause est également avancée par D'Alembert qui corrobore la vision cyclique de l'histoire et, plus précisément, de l'histoire du goût, à savoir qu'il suffit d'une ou deux générations pour sortir de la barbarie et atteindre à la perfection en art et d'une génération encore pour corrompre le goût²⁸. Cette conception rappelle celle que développe l'abbé Dubos dans ses *Réflexions critiques sur la poésie et la peinture* publiées en 1719. Dubos construit en effet une esthétique à partir de la théorie des cycles et distingue, dans les siècles révolus, des époques privilégiées suivies bientôt d'un inévitable déclin.

Cette vision pessimiste de l'histoire et des progrès de l'esprit est aussi une vision critique. D'Alembert et Diderot sont les premiers à défendre l'esprit philosophique qui règne au milieu du siècle²⁹ mais ils sont également les premiers à en dénoncer l'abus, par exemple, en médecine³⁰

26. Voir D.P.E., p. 124 où il écrit à propos de l'amour des lettres : « (...) peut-être lui sommes-nous redevables de n'être pas encore tombés dans la barbarie où une foule de circonstances tendent à nous précipiter. On peut regarder comme une des principales, cet amour du faux bel esprit qui protège l'ignorance, qui s'en fait honneur, et qui la répandra *tôt ou tard*. Elle sera le fruit et le terme du mauvais goût ; j'ajoute qu'elle en sera le *remède*. Car tout a des révolutions réglées, et l'obscurité se terminera par un nouveau siècle de lumière. Nous serons plus frappés du grand jour après avoir été quelque temps dans les ténèbres. Elles seront comme une espèce d'anarchie très funeste par elle-même, mais quelquefois utile par ses suites. Gardons-nous pourtant de souhaiter une révolution si redoutable ; la barbarie dure des siècles, il semble que ce soit notre élément ; la raison et le bon goût ne font que passer » (nous soulignons les expressions qui indiquent le caractère cyclique de l'histoire).

27. Voir D.P.E., p. 118-119 et p. 127 : voir aussi dans le tome 4 des *Œuvres* de D'Alembert les *Réflexions sur l'usage et les abus de la philosophie dans les matières de goût* (p. 326-333) et l'*Essai sur la société des gens de lettres et des grands* (p. 335-373).

28. Voir D.P.E., p. 119 : « Le goût de l'art d'écrire font en peu de temps des progrès rapides, dès qu'une fois la véritable route est ouverte : à peine un grand génie a-t-il entrevu le beau, qu'il l'aperçoit dans toute son étendue ; et l'imitation de la belle Nature semble bornée à de certaines limites qu'une génération ou deux tout au plus, ont bientôt atteintes ; il ne reste à la génération suivante que d'imiter ; mais elle ne se contente pas de ce partage ; les richesses qu'elle a acquises autorisent le désir de les accroître ; elle veut ajouter à ce qu'elle a reçu, et manque le but en cherchant à le passer ».

29. Voir D.P.E., p. 121 où D'Alembert, à propos de l'*Esprit des lois* dit que l'ouvrage illustre parfaitement les « progrès de la raison dans un siècle, dont le milieu sera une époque mémorable dans l'histoire de la philosophie » ; voir aussi D.P.E., p. 112.

30. Voir D.P.E., p. 32-33.

ou dans les matières de goût³¹. En outre, l'ambivalence de leur conception du progrès les conduit à mettre en avant le caractère historique de la vérité des théories scientifiques, vision critique qui paraît aller de soi pour les théories passées comme celle de Descartes³² mais qui surprend plus quand elle s'étend à la théorie newtonienne : « Si le newtonianisme venait à être détruit de nos jours (...) » (D.P.E., p. 111). Même si D'Alembert et Diderot sont fort conscients qu'ils contribuent par leur ouvrage à faire progresser les connaissances humaines (voir D.P.E., p. 150-151) en vue du temps de la raison, ils veulent aussi apprendre aux philosophes à se défier de leurs lumières car « cette disposition est le premier pas vers la vérité » (D.P.E., 100). Aussi le scepticisme, le pessimisme et l'ironie envers l'idée de progrès et envers l'esprit philosophique du siècle³³ qui traversent le *Discours préliminaire de l'Encyclopédie* constituent-ils les galeries qu'emprunte la raison dans son exploration du labyrinthe. Mais c'est en se tournant, en se détournant et en se retournant sur elle-même qu'elle échappe aux fausses évidences et aux trompe-l'œil. Et l'on comprend mieux, à partir de ce scepticisme qui est aussi un combat contre le dogmatisme, le succès de la métaphore du labyrinthe : si la chaîne des connaissances ne peut se superposer qu'idéalement à la chaîne des êtres, si l'univers est en réalité un labyrinthe, la raison elle aussi doit devenir labyrinthique pour y cheminer sans illusion. Au propos de Condillac selon qui « Il est plus important de ne nous trouver qu'où nous étions d'abord, que de nous croire trop légèrement hors du labyrinthe »³⁴, D'Alembert prête main-forte quand il écrit : « (...) le pays de la raison et des découvertes est d'une assez petite étendue ; et souvent au lieu d'y apprendre ce que l'on ignorait, on ne parvient à force d'étude qu'à désapprendre ce qu'on croyait savoir » (D.P.E., p. 79-80).

Véronique LE RU

31. Voir D.P.E., p. 118-119, p. 127 ; voir aussi les *Réflexions sur l'usage et sur l'abus de la philosophie dans les matières de goût* où D'Alembert écrit : « Abuser de l'esprit philosophique, c'est en manquer » (in *Œuvres*, t. 4, p. 332).

32. Voir D.P.E., p. 96-100, p. 109.

33. Voir D.P.E., p. 80 : « (...) notre siècle qui se croit destiné à changer les lois en tout genre (...) ».

34. Voir le *Traité des systèmes*, chap. 2, p. 21-22.